

Écrire la danse, journal d'une spectatrice

L'Atelier du danseur

Alexandre Lazaridès

Number 114 (1), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lazaridès, A. (2005). Écrire la danse, journal d'une spectatrice : *L'Atelier du danseur*. *Jeu*, (114), 183–185.

Écrire la danse, journal d'une spectatrice

Nous lisons, à chaque livraison de *Jeu*, et cela depuis de nombreuses années, les articles nourris sur la danse que signait Guylaine Massoutre. Elle y rendait compte de l'actualité chorégraphique avec une sensibilité ouverte aux avenues multiples de la culture moderne. On se doutait moins alors de la cohérence conceptuelle qui sous-tendait cette sensibilité, de la logique qui guidait son regard reconstruteur, de la culture étendue, mais tenue en retrait, qui était la sienne, tout ce dont témoigne l'essai (terme insuffisant, on le verra) qu'elle vient de publier chez Fides et qui tranche sur la production écrite, plutôt rare, consacrée à la danse.

L'Atelier du danseur

ESSAI DE GUYLAINE MASSOUTRE,
MONTREAL, ÉDITIONS FIDES,
COLL. « MÉTISSAGES », 2004,
272 P.

Au départ, il y a eu l'injonction intime ressentie lors d'un atelier de Paul-André Fortier, suivi par Guylaine Massoutre pendant trois semaines au début de l'an 2000, calepin et crayon en main, afin de trouver les mots pour dire l'indicible de la danse contemporaine. Dans cette recherche qui va s'avérer labyrinthique, elle tient bon un fil conducteur qui la conduira plus loin qu'elle croyait : la danse pourrait-elle prétendre à une écriture du corps ? Surgies, comme d'une boîte de Pandore, de cette interrogation centrale, les questions fusent dans son livre, s'enchaînent, se croisent, dans un va-et-vient qui tisse un filet – le texte lui-même – dans lequel une réponse fuyante se laissera peu à peu enserrer.

Quand le corps se fait chair

Prenons garde cependant que cet atelier de danse, dans un studio sis rue Ontario, ne fonctionne pas à huis clos. Il est pénétré par la rumeur du monde, qu'il le veuille ou non. La biographie de Fortier, rapidement exposée pour amarrer les futurs élans, est liée aux événements sociaux qui ont métamorphosé le Québec dans les années 60, voire 50, sans qu'on puisse, à vrai dire, parler de déterminisme, tant la certitude du futur chorégraphe que son corps est habité par un secret vient d'un au-delà. Son désir de danser ? « Né de rien », dira-t-il, mais ce « rien » est certainement une forme de résistance à une époque qui reniait tout ce qui était hors norme. La danse elle-même, en tant qu'invention et écriture du corps, est liée au célèbre « refus global » généralisé de ces événements. Des décennies plus tard, serein, Fortier dira : « Je suis un homme qui danse. » Mots très simples, mais hors d'atteinte.

Les solos marquants de Fortier seront pour ainsi dire tomographiés, démontés et remontés de diverses manières et sous plusieurs angles : thème, gestes, musique, espace, déplacements, éclairage... Non d'une seule coulée, mais par un encerclement

Bras de plomb de Paul-André Fortier
(1993). Photo: Michael Slobodian.

constant et graduel pour cerner au plus près une énigme décidément indéchiffrable. Assister à un solo de Fortier, c'est comme contempler l'océan, « grand corps ». À partir d'un détail parfois minime – doigt levé, ombre suscitée par un certain éclairage, déplacement diagonal –, la spectatrice privilégiée développe ce qu'on pourrait appeler une phénoménologie du regard. Car, si le chorégraphe écrit le corps, il faut en retour savoir le lire, « admirer la variété là où d'autres ne verraient que du vide ». Et la lecture du corps est un continent inexploré. S'y essayer, c'est « comme voyager sans carte » – au risque de s'y perdre, bien sûr. Mais le fil conducteur rassure parce que, déroulé de métaphore en métaphore, il est assez long pour explorer le labyrinthe, même si l'issue se dérobo.

Le corps du danseur est plume entre les mains du chorégraphe, lequel écrit sur un espace codé. Muscles et tendons « sollicités à mouvoir la charpente osseuse du corps », c'est une machine dansante qu'il faut exalter avant de la rendre, devenue signe, à « notre humanité de chair ». Dans cette trajectoire, entre ce début et cette fin, il y a le passage par la symbolisation, par la médiation d'une gestuelle donnée, idiolecte toujours insuffisant que chaque chorégraphe devra, pour son compte, transmuier en art. Après s'être refusée à la « représentation esthétisante de la réalité » et à la confusion, longtemps entretenue en corollaire, entre interprète et chorégraphe, délivrée du même coup de la technicité et du « grammaticalement décomposable », la danse devient savoir. Savoir de quoi? À chacun de trouver, d'inventer une réponse: « la danse est une énigme » dans le mesure où elle « interroge plus qu'elle ne donne de réponses ». Par exemple, dans l'œuvre dansé de Fortier, l'auteure décèle une « anthropologie de la condition masculine » qui lui rappelle la création de l'homme décrite par Ovide.

Essai-poème

Essai-poème que cet *Atelier du danseur*, car la métaphore y est maîtresse, approche et approximation des mirages du mouvement. On peut – plus encore: on doit – lire cette prose à la syntaxe brisée par les incisives et les appositions insistantes comme on fait d'un poème, la lire de façon quelque peu hallucinée, malgré soi troublé par sa musique et le tracé des mots, ceux-ci élus dans un vocabulaire d'une richesse dont le goût se perd. La phrase se déroule selon les sentiers imprévisibles frayés par les assonances et les associations d'idées, bien que la logique descriptive ou narrative n'en soit pas absente. La métaphore est, ici comme ailleurs, leur incertaine qui nous guide dans la nuit du sens créée par le corps dansant. Elle montre vaguement des formes merveilleuses, sans assurer d'aucune.

Parler danse est aussi improbable que parler musique. Pourtant, il faut le faire, pour pérenniser l'éphémère, « fixer ce qui a déjà disparu ». À notre imagination de faire le reste, tremblante de son incertitude. Quand la métaphore se ramasse sur elle-même, elle devient formule. Et, en formules heureuses, le livre abonde; en références culturelles aussi, musique, peinture, sculpture, littérature. Elles servent, discrètement mais sûrement, d'écrin à cette méditation sur la danse, composant une sorte de poétique comparative qui spécifie l'art chorégraphique par ce que les autres arts ont et sont en propre.

L'éclaircissement du sens devra faire l'objet d'une autre quête de la part du lecteur. Lecture répétée sur plusieurs « strates d'intelligibilité fluctuantes », lecture exigeante par conséquent, qui rebuttera les tenants de la culture-minute. Et lire ne suffit pas ici, il faut relire. N'entre pas alors qui veut dans ce livre. À ce moment gris de notre temps, où la culture est tournée en dérision – et en humour – par les gourous de l'heure, pour mieux l'obliger à céder la place à la bouillie médiatique qui a pris la relève de « toutes les cultures » et à la chansonnette bête qui trône sur l'« espace musique », tenant follement dans sa dextre le sceptre en or massif des cotes d'écoute, il est réconfortant de constater qu'il existe toujours des îlots de résistance, des insurgés de l'exigence qui s'opposent à l'infiltration de la pensée et des sensibilités par les produits de l'industrie culturelle aux larges poches ; qu'au Québec, certains continuent, malgré tout le matraquage ambiant, de s'interroger sur ce « né de rien » qui est le mystère de la création, et d'opposer une langue difficile, parce qu'elle est recherche, à tous les relâchements « branchés ».

Nager à contre-courant est désormais la seule manière de se refaire des forces, tel pourrait être le sens, optimiste à bien y regarder, du magnifique témoignage que nous livre Guylaine Massoutre. Dansant à contre-courant de la pensée marchande asservie

à la logique de la productivité et du fric, le chorégraphe et ses interprètes trouvent leur joie à extraire l'or pur de quelques minutes, rares mais combien précieuses, du matériau brut accumulé durant ces heures, comptées large, qu'ils ont consacrées à écrire le corps, et à nous les offrir en royal cadeau. Honneur donc à la danse qui « s'enfoncé dans la mort qui la flambe sans fumée ni cendres ». **J**

